

Essor (culture)

In Culture Atlantide

Le Magazine Réseau me demandait récemment de jouer le pessimiste sur l'énoncé : « La culture québécoise forte et en plein essor! ». J'aurais volontiers répondu si le format imposé n'était pas si restrictif : moins d'une page. Je me suis rendu compte qu'il est plus facile d'être optimiste en peu de mots. Lorsqu'on vous demande : « ça va ? », vous ferez mieux de dire « oui ça va merci » si vous voulez que votre réponse reste courte. Ici je joue au pessimiste, je crois pourtant qu'il est préférable d'allumer sa lanterne que de gueuler contre l'obscurité. Tentons de broyer du noir, l'exercice se justifie lorsqu'il est occasion de style.

Oui les artistes du Québec sont d'une étonnante vitalité, mais le succès les tue. Et ceux que le succès ne tue pas restent inconnus, donc on ne peut pas vraiment en parler, ou plutôt nous en parlerons sans intéresser personne, parce que, malgré leur talent, ils n'auront pas cherché le succès, dans une société qui ne s'intéresse qu'à ce qui a été béatifié par le succès, qui regarde une œuvre d'art pour savoir pourquoi elle coûte si cher, pourquoi son auteur est devenu célèbre à l'étranger.

Donc, ces artistes, pourquoi le succès les tue ? Parce que nous avons éprouvés une telle urgence de nous doter d'une culture, de combler notre vide historique, que les premiers signes prometteurs chez des individus contemporanisables justifiaient un régime enrichi d'internationalose. Nous avons soutenus les productions d'artistes-vitrines et d'œuvres-étendarts, nous avons bien nourris nos bons ambassadeurs dans une façon de faire de l'art, nous les avons comblés de ce qu'on appelle des frais de représentation. Certaines de ces démarches auront abouties, tant mieux, d'autres ont été maintenues à bout de bras trop longtemps, dans une collusion musées-galeries qui favorisait tant ces dernières, parce qu'on ne pouvait admettre que l'on s'était trompé, car on le sait, les institutions ne se trompent jamais.

Ceci dit, il ne faut pas être trop pessimiste et je me plais à croire que la vie accorde le succès à ceux qui veulent le succès, l'argent à ceux qui veulent l'argent et le sentiment du profond merveilleux de l'existence à ceux qui cherchent une âme du monde, quitte – pour ces derniers – à perdre les illusions qui nous protègent si bien du doute et de la souffrance. Il n'en reste pas moins que le succès artificiel de certains a porté ombrage à nombre de jeunes talents. Il est tout simplement prodigieux qu'il y ait parmi nous, aujourd'hui, malgré notre engouement pour les champions en circuit fermé, tant de démarches originales, d'œuvres singulières. Il y a tant d'artistes et d'écrivains dont l'univers est si riche et particulier, dont les causes sont de la plus extrême importance (environnement, interface homme/machine, identité sexuelle, ingénierie génétique, etc.) que nous gagnerions tous beaucoup à les connaître. Ils ne manqueraient pas d'enrichir notre conception de la vie, ils jetteraient un nouvel éclairage sur l'aventure du vivre. Mais voilà qu'ils ne trouvent pas le rayonnement qu'ils méritent pour diverses raisons, malgré l'appui qu'ils reçoivent de quelques centres d'artistes de bonne volonté et de quelques

bourses anémiques. Parce que le public ne veut pas connaître son époque et encore moins ses talents à moins de se les voir offrir dans un spectacle culturel.

Nous attendons de la culture la possibilité de donner forme à nos pensées et notre sensibilité, la possibilité aussi de rentrer en contact avec une diversité de point de vue, d'accéder à une diversité de perspectives à travers des films, des livres, des œuvres plastiques, musicales, théâtrales, chorégraphiques. Nous déplorons que cette diversité ne se fasse pas assez connaître ? Déplorer le manque de diversité et de relief de sa culture c'est déjà faire la preuve d'une richesse culturelle, puisque cette culture nous a communiqué une idée du relief et de la diversité que nous pourrions en attendre. Les richesses que notre culture nous apporte sont notre moyen de critiquer cette culture !

Pourquoi nos créateurs, si talentueux, ne rayonnent pas davantage ? On ne saurait passer sous silence la quasi-étanchéité du milieu américain et du milieu français à tout ce qui est canadien, sinon québécois. Les impérialismes se côtoient, mêlent fascinations et détestations, pourtant nous restons à l'écart. Pourquoi Gaston Miron n'a pas reçu le Nobel de littérature : parce que ce n'était pas un « poète ». Non, c'est un « poète québécois ».

Il ne faut pas non plus passer sous silence l'anti-intellectualisme qui perdure dans notre société et particulièrement une méfiance inouïe envers le relais verbal de la démarche créatrice. Qui dit pensée dit bouillie verbale dont on essaie de gaver son voisin, et la pensée qui cherche à se structurer serait pire encore, régurgitation prétentieuse chez qui n'a pas digéré son rapport au monde. Nous sommes persuadés que la parole est superficialité, alors le refus de la parole semble garantir la profondeur. Nous tenons l'instinct aveugle pour vérité, surtout s'il s'accompagne du sourire commercial. L'Église n'a plus d'emprise sur nous, mais nous reproduisons néanmoins sa méfiance envers toute pensée profane. Nous avons le privilège de disposer d'un espace de pensée qui échappe aux doctrines religieuses et à l'exigences d'afficher une couleur politique : c'est un espace de raison et de critique, de création et de valeurs personnelles, qui fait défaut sous d'autres cieux. Pourquoi ne pas se saisir de cette tribune, se donner cette respiration et constater qu'elle est souvent le lieu de l'art ?

Hier le créateur pouvait passer pour authentique s'il avait un trauma majeur dans son histoire personnelle, ou bien un suicide en fin de parcours. Aujourd'hui ce créateur sera soutenu selon la « topicalité » de ses œuvres : on saura exposer ses tableaux, montrer ses films, etc., dans le sillage de la recherche de visibilité d'un groupe persécuté, d'une souffrance collective. On s'empressera de cautionner cette production d'autant qu'on voudra – en tant que société – s'afficher par ce moyen en faveur d'une cause. C'est très bien, la cause est assurément juste mais l'œuvre devient l'occasion d'une manœuvre de relation publique grâce à laquelle nous faisons collectivement bonne figure. Hier, la postmodernité proposait une finalité commune à la diversité des guérillas culturelles, aujourd'hui l'art postcolonial inaugure les grandes réhabilitations dévôtes. Pendant que nos grand-messes culturelles proposent une catharsis de l'histoire, les individus restent chez eux, chacun baignant dans leur individualisme autosatisfait, consommant les images mais incapable de les contextualiser, chacun se persuadant qu'il peut juger de tout aussi bien que n'importe qui, et ceci dans tous les domaines. C'est la grande utopie de l'égalité de tous les discours, les cultivés et les déculturés. Alors son jugement sur l'art et la musique vaudrait le jugement d'un expert en physique sur une projet d'expérimentation subatomique. On doit ainsi déplorer l'étanchéité de la classe moyenne québécoise, aisée,

éduquée, envers la culture de l'intellect et de l'interprétation : ils ne se risqueront pas à acheter une gravure à un étudiant en art, ils préfèrent un grand poster laminé. La bombe télévisonique a explosé : plus personne ne lit à la fenêtre, ne sait écouter la musique dans l'obscurité ou regarder le plafond en se demandant s'il peut rêver éveillé.

Cette époque n'a pas besoin de censure ou d'Index, l'auto-exclusion est plus efficace. Les contenus ne sont pas réprimés puisqu'ils ne sont pas discutés. C'est le format des tribunes (quelques minutes à la télé, quelques lignes dans les imprimés) qui joue un rôle de censure : le désir de participer et d'être compris l'emporte sur le désir de ruer dans les brancards. Notre attente de transcendance, notre soif d'absolu, tout cela a quitté la théologie et la politique pour s'investir dans l'art, tandis que l'art est devenu un carré de sable où chacun peut faire ses pâtés sans déranger personne, où chacun fait la preuve que notre société est celle qui contribue le plus à l'épanouissement de l'humain. Où nous donnons l'image – en tant que société – de la liberté sans être libre. Où nous donnons l'image – en tant que société – d'être à la fine pointe selon les images (toujours décalées, un peu rétrogrades) que nous avons du progrès scientifique et social. Mais là encore le public ne suit pas, nos créations ne correspondent pas à la définition (très narrative et graphiquement prédéterminée) de l'événement chez les journalistes qui montreront toujours la vitre brisée et non pas les deux mille personnes qui défilent dans le calme. Qui parleront longuement, avec équipe de tournage sur place, d'un viol dans une maison de retraite et non d'un festival de performances qui a réuni des dizaines d'artistes-performeurs de différents pays pendant dix jours .

Dire que la culture va bien, qu'elle dispose d'une multiplicité de lieux – tous plus beaux et nouveaux – pour acheminer ses contenus, ce n'est pas encore révéler la nature de ses contenus. En fait la culture va bien parce que le contenu est devenu l'objet d'une industrie. On laisse à cette industrie toute latitude de formater, d'acheminer et adapter les contenus. Tout ce qu'on leur demande c'est d'en avoir tous les matins en première page du journal et tous les soirs sur le petit écran, en respectant la plus grande continuité dans le dosage, en nous montrant ce qu'on peut d'emblée reconnaître : les personnalités-vedettes que nous connaissons déjà. Aujourd'hui, les contenus véhiculés sur l'internet présentent la même ambiguïté : non pas des images mais des prévisualisations, non pas des contenus mais des « thumbnails » : une culture lilliputienne à l'attention d'un public qui se croit tout puissant parce qu'il peut zapper et cliquer. L'art sort de cette impasse en déjouant les attentes de contenu, en se détournant (temporairement) de l'objet, en investissant des lieux, en suscitant des attitudes, en suggérant que les gens peuvent réinventer leurs relations avec autrui, le monde et eux-mêmes. Cependant, ce nouvel développement de l'art subit les mêmes pressions de spectaculisation, la même surenchère qui nous fait croire qu'il n'y a pas de sens là où il n'y a pas de sang. Qui nous fait croire que l'on ne peut attirer l'attention et susciter la réflexion aujourd'hui sans excès dans l'obscène et le bizarre.

Peut-on se réjouir de l'état de la culture ? Une culture plus forte ferait mieux passer son contenu et ce contenu n'est pas toujours très réjouissant. Cependant elle n'aurait pas besoin de recourir à de telles surenchères. Nous côtoyons un monde d'occupations militaires, d'esclavage de la main-d'œuvre, d'épidémies continentales, de dessèchement planétaire, de destructions d'héritages spirituels, ... tandis que le souci principal dans le public est de ne pas manquer le feuilleton à la télé. Dire que la culture québécoise est

forte et en plein essor c'est affirmer que le miroir est bien poli parce que nous y voyons l'image, du monde et de soi-même, que nous en attendons.